

*Sans la raison
nous ne sommes que folie*

CICÉRON

*Sans la raison
nous ne sommes que folie*

LES PARADOXES DES STOÏCIENS

Traduit du latin par
MATHIEU COCHEREAU
& HÉLÈNE PARENT



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2016

TITRE ORIGINAL

Paradoxa stoicorum

Le texte latin a été majoritairement établi à partir de l'édition de J.G. Baiter et C.L. Kayser (Leipzig, Tauchnitz, 1865). Certaines lacunes ont été comblées, et certaines modifications importantes effectuées, à partir de la confrontation de cette édition avec d'autres, notamment celles d'O. Plasberg (Teubner, Leipzig, 1908) et de J.C. Orelli (Zurich, 1831). Ces ajouts et modifications sont signalés par des notes tout au long du texte latin.

© Éditions Allia, Paris, 2016, pour la présente traduction française.

INTRODUCTION

Les Paradoxes des Stoïciens, ouvrage composé au début du printemps 46, consistent en une présentation oratoire (une mise en “lieux communs”, écrit l’auteur) de six grandes thèses de la philosophie stoïcienne. Cicéron, condamné au silence politique par César, prétend se livrer à un simple exercice de rhétorique pour se divertir. Cependant, *Les Paradoxes des Stoïciens* renferment en réalité un message politique : Cicéron trouve un autre moyen de se rendre utile à la cité, de représenter cet idéal du *vir bonus dicendi peritus*, en instillant dans l’esprit des citoyens romains les vertus stoïciennes, en faisant de la philosophie une arme de combat, afin de résister à un régime menaçant.

M. COCHEREAU & H. PARENT

PROOEMIUM

[1] Animaduerti, Brute, saepe Catonem, auunculum tuum, cum in senatu sententiam diceret, locos grauis ex philosophia tractare abhorrentis ab hoc usu forensi et publico, sed dicendo consequi tamen, ut illa etiam populo probabilia uiderentur;

[2] quod eo maius est illi quam aut tibi aut nobis, quia nos ea philosophia plus utimur, quae peperit dicendi copiam et in qua dicuntur ea, quae non multum discrepent ab opinione populari, Cato autem, perfectus mea sententia Stoicus, et ea sentit, quae non sane probantur in uolgus, et in ea est haeresi, quae nullum sequitur florem orationis neque dilatat argumentum: minutis interrogatiunculis quasi punctis quod proposuit efficit.

[3] Sed nihil est tam incredibile, quod non dicendo fiat probabile, nihil tam horridum, tam incultum, quod non splendescat oratione et tamquam excolatur. quod cum ita putarem, feci etiam audacius quam ille ipse, de quo loquor: Cato enim dum taxat de magnitudine animi, de continentia, de morte, de omni laude uirtutis, de dis immortalibus, de caritate patriae Stoice solet oratoriis ornamentis adhibitis dicere; ego tibi illa ipsa, quae uix in gymnasiis

PRÉFACE

1. J'ai souvent remarqué, Brutus, que ton cher oncle¹ Caton, lorsqu'il donnait son avis au Sénat, traitait de thèmes nobles issus de la philosophie, éloignés des usages du forum et de la foule. Pourtant, grâce à son éloquence, il parvenait à convaincre le peuple de la probabilité de son opinion.

2. Et c'est un exploit plus grand pour lui que pour toi ou pour nous car, en ce qui nous concerne, nous avons davantage recours à cette philosophie² qui favorisa la profusion oratoire et dans laquelle on exprime des idées qui ne diffèrent pas beaucoup de l'opinion commune. À l'inverse, Caton, parfait Stoïcien selon moi, d'une part soutient des idées qui ne sont aucunement probables aux yeux de la foule, d'autre part suit une école où n'existe aucune fleur de rhétorique et dans laquelle on ne développe pas son sujet : il atteint son but à travers les brèves interrogations, pour ainsi dire les points, qu'il a posées.

1. Cicéron emploie le terme précis *avunculus*, Caton d'Utique étant l'oncle maternel de Brutus. (Toutes les notes sont des traducteurs.)

2. Il s'agit ici d'une allusion à la Nouvelle Académie.

et in otio Stoici probant, ludens conieci in communis locos.

[4] Quae quia sunt admirabilia contraque opinionem omnium ab ipsis etiam παράδοξα appellantur, temptare uolui possentne proferri in lucem id est in forum et ita dici, ut probarentur, an alia quaedam esset erudita, alia popularis oratio, eoque hos locos scripsi libentius, quod mihi ista παράδοξα quae appellant maxime uidentur esse Socratica longeque uerissima.

[5] Accipies igitur hoc paruum opusculum, lucubratum his iam contractioribus noctibus, quoniam illud maiorum uigiliarum munus in tuo nomine adparuit, et degustabis genus exercitationum earum, quibus uti consueui, cum ea, quae dicuntur in scholis θετικῶς, ad nostrum hoc oratorium transfero dicendi genus. Hoc tamen opus in acceptum ut referas nihil postulo; non enim est tale, ut in arce poni possit, quasi Minerua illa Phidiae, sed tamen, ut ex eadem officina exisse adpareat.

3. Mais il n'est rien de si incroyable qui ne devienne probable grâce à l'éloquence, il n'est rien de si difficile, de si rude, qui ne devienne resplendissant, qui ne soit pour ainsi dire embelli par le discours. Convaincu de cela, j'ai fait preuve d'encore plus d'audace que celui même dont je parle. En effet, Caton, en Stoïcien qu'il est, n'a habituellement recours aux ornements du discours que pour parler de la grandeur d'âme, de la maîtrise de soi, de la mort, de tout éloge de la vertu, des dieux immortels, de l'amour de la patrie. Mais moi, ces mêmes grands sujets, dont les Stoïciens parviennent difficilement à convaincre dans leurs écoles et dans l'*otium*, je me suis fait un jeu de les réunir pour toi en lieux communs.

4. Et parce que ces sujets sont étonnants et qu'ils vont à rebours de l'opinion de tous (les Stoïciens eux-mêmes les appellent παράδοξα¹), j'ai voulu essayer de savoir s'ils ne pouvaient pas être portés à la lumière, c'est-à-dire sur le forum, et donc être présentés de manière à devenir probables; ou bien s'il y avait d'une part un discours savant et d'autre part un discours populaire. J'ai écrit ces lieux² avec d'autant plus de plaisir que ces παράδοξα, comme ils les

1. Paradoxes.

2. C'est-à-dire ces lieux communs.

appellent, me paraissent des plus socratiques et de loin des plus vrais qui soient.

5. Tu accueilleras donc ce petit opuscule écrit à la lueur de la lampe, au cours de ces nuits qui déjà raccourcissent, après qu'un présent issu de plus longues veilles a paru portant ton nom¹. Et tu goûteras à ce genre d'exercices dont je suis coutumier lorsque je transpose ce qu'on appelle dans les écoles des *θητικῶς*² dans le style oratoire qui nous est propre. Pourtant, je ne demande en rien que tu mettes cet opuscule au registre de mes œuvres. En effet, il n'est pas livre à pouvoir être posé dans la citadelle comme cette fameuse Minerve de Phidias, même si on voit bien qu'il sort du même atelier.

1. Cicéron fait ici allusion au *Brutus* (ou *Dialogus de claris oratoribus*), une histoire de l'art oratoire à Rome rédigée en 46 avant J.-C., quelque temps avant *Les Paradoxes des Stoïciens*.

2. "Axiomes" (éléments posés et devant être démontrés). Dans le cas des *Paradoxes*, ce terme peut être entendu au sens cicéronien de proposition structurante d'un discours comme au sens aristotélicien de "pensée paradoxale, soutenue par quelque philosophe célèbre" (*Topiques*, I, 104b, 18, trad. fr. J. Brunschwig, Paris, Les Belles Lettres, 1967, p. 17).

PARADOXON I

ὅτι μόνον τὸ καλὸν ἀγαθόν.

QUOD HONESTUM SIT ID

SOLUM BONUM ESSE.

[6] Vereor ne cui uestrum ex Stoicorum¹ hominum disputationibus, non ex meo sensu deprompta haec uideatur oratio; dicam quod sentio tamen et dicam breuius quam res tanta dici potest. Numquam hercule ego neque pecunias istorum neque tecta magnifica neque opes neque imperia neque eas, quibus maxime astricti sunt, uoluptates in bonis rebus aut expetendis esse duxi, quippe cum uiderem rebus his circumfluentis ea tamen desiderare maxime, quibus abundarent; neque enim umquam expletur nec satiatur cupiditatis sitis, neque solum ea qui habent libidine augendi cruciantur, sed etiam amittendi metu.

[7] In quo equidem continentissimorum hominum, maiorum nostrorum, saepe requiro prudentiam, qui haec inbecilla et

1. Par souci de cohérence, nous remplaçons “Socraticorum” dans l’édition de Baier et Kayser, par “Stoicorum” dans l’édition d’Orelli.

PARADOXE I

QUE LA BEAUTÉ MORALE EST LE SEUL BIEN

6. Je crains que ce discours ne semble à certains d'entre vous tiré des discussions des Stoïciens et non de mon propre sentiment ; pourtant je dirai ce que je crois, et je le dirai plus brièvement qu'il n'est possible pour un tel sujet. Pour ma part, jamais, par Hercule, je n'ai estimé que l'argent de ces gens-là, leurs somptueuses demeures, la richesse, le pouvoir et ces plaisirs qui les emprisonnent le plus, dussent être désirés ou comptés parmi les choses bonnes, puisque je vois ceux qui en sont entourés désirer ardemment ce qui pourtant les rend déjà riches. En effet, la soif du désir ne saurait jamais être éteinte ni rassasiée ; et ceux qui possèdent ces choses sont non seulement tourmentés par la frénésie de les voir croître mais aussi par la crainte de les perdre.

7. À ce sujet, je suis souvent à l'affût, en vain, de la sagacité de nos ancêtres si tempérants, qui pensaient devoir désigner ces éléments d'une richesse fragile et instable par le terme de bien, alors que leurs faits et gestes montraient qu'ils